



Catherine Deneuve a présenté à Cannes Classics la version restaurée du « Sauvage », le film de Jean-Paul Rappeneau, qu'elle a tourné avec Yves Montand en 1975. © LOUISA GOULIAMAKI/AFP.

Cinéma / L'expérimental salué au Festival de Cannes

Lindon, fils du « Pater », kiffe

L'ESSENTIEL

- A 80 ans, Alain Cavalier fait une analyse très pertinente du politique dans « Pater ».
- Il s'investit président et nomme Vincent Lindon Premier ministre.
- L'acteur se livre sans réserve. Stupéfiant.

ENTRETIEN

CANNES
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Je veux rester dans l'état d'émotion qui m'habite depuis la projection cannoise. Je suis abasourdi et heureux de l'effet que ça a procuré. J'aurais l'impression de bouder ça si je bascule maintenant dans trop d'explications par rapport au film. J'ai décidé, comme disent les jeunes, de kiffer ! » Vincent Lindon est encore sous le coup de l'émotion quand nous le rejoignons en début de soirée dans un salon d'un palace cannois. Pater, d'Alain Cavalier, a reçu une ovation de neuf minutes. Donc, avant l'entretien, l'acteur met doucement les choses au point.

Expérimental, drôle, percutant et moderne, Pater a l'audace de mettre en scène l'acteur et le réalisateur dans le plus grand des dépouillements pour aborder la jungle politique et les relations père-fils. A ce jeu-là, Lindon s'abandonne totalement. Il est stupéfiant.

Quel effet de se voir à l'écran sans la façade d'un vrai personnage ?

A la première projection chez Alain, je me suis trouvé laid, gros, sans intérêt et le film incroyablement voyeur. Je l'ai très mal vécu. J'avais l'impression d'être dans un cauchemar. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je l'ai revu le lendemain : je l'ai bien pris.

Mais ma grande projection, c'est ici à Cannes. J'ai vu le film comme un spectateur.

Je trouve que je disparaissais plus dans ce film ! Je ne suis pas que moi. Je joue aussi un fils et un Premier ministre. Mais je ne me suis pas posé cette question. On a tourné pendant un an. On l'a fait à deux. On s'est donné beaucoup. Ce film, c'est un gros pan de ma vie. Alain a 110 heures de rushes. Je lui ai fait confiance. Je lui ai donné des choses que je savais qu'il ne montrerait jamais.

Et vous vous livrez au naturel ?

Oui, oui. C'était l'épreuve et j'en suis fier. Fier d'avoir donné autant de ma vie, d'avoir fait confiance à ce point-là. Il n'y a pas de zones d'ombre. Tout n'est pas dans le film mais j'ai tout donné. Cette expérience singulière vous fait-elle aborder le cinéma différemment ?

Je n'ai pas encore eu le temps de penser à ça. Mais durant ce tournage, j'ai fait la permission de minuit, de Delphine Gleize, le nouveau film de Philippe Lioret et une grosse partie du film de Stéphane Brizé.

J'ai pris la caméra parce qu'il n'y avait pas d'autre choix. Mais jamais Alain n'a fait une remarque sur un de mes cadres. Jamais je

n'ai fait une remarque sur son jeu. On n'a jamais dit « moteur » et « coupez ». Tout est unique.

Ça change quoi tout ça ?

C'est comme si on voulait se laisser un témoignage à l'un ou à l'autre pour le premier qui partira. Pour que l'autre puisse regarder et se souvenir.

Comment vous êtes-vous choisi ?

Il y a dix ans, j'ai croisé Alain dans la rue. Etant un inconditionnel de son cinéma, je lui ai dit : « Je serais triste de faire ce métier même vieux sans avoir été filmé par vous. » Il m'a répondu : « C'est adorable mais je pense ne plus jamais tourner avec des acteurs professionnels. Mais si j'en prenais un, ce serait vous. » Un jour, il m'a dit : « J'ai une petite idée... »

Une scène – une photo compromettant un adversaire politique – prend un relief particulier en regard de l'actualité. Quel sentiment cela vous inspire ?

Alain a fait une grande œuvre artistique. Or toute grande œuvre artistique a toujours un côté prémonitoire, toujours un pas en avant sur le peuple et sur les années. On a tourné cette scène il y a huit mois. Ça fout les jetons !

Que représente Alain Cavalier ?

Il a 80 ans et est dans une forme incroyable. Il est d'une modernité et d'une jeunesse. Il y a plein de jeunes cinéastes qui n'oseraient jamais un film aussi déluré, atypique, libre. Alain est d'une liberté totale. Je suis content de vivre professionnellement, pour avoir vécu ce film avec lui. C'est aussi quelqu'un de primordial dans ma vie d'homme. Mon référent.

Il parle de vous en disant « fils », dites-vous « père » ?

Je pourrais. Alain dit « fils » parce qu'il n'a pas eu de fils. Moi, j'ai plus de mal à dire « père » car j'ai eu un père dont j'étais éperdument amoureux. Je l'ai perdu et Alain est une suite de mon père.

Dans ce film, vous faites une proposition de programme politi-

que. Quel sentiment avez-vous sur la classe politique ?

C'est facile d'être un homme politique honnête. Il faut être passionné, se lever tous les matins et y aller. Je ne comprends pas qu'ils n'aient pas tous envie de l'être ! Il suffit d'aimer les gens, avoir envie de les aider, s'en occuper, les écouter et ne pas céder à plein de petites conneries. ■

Propos recueillis par
FABIENNE BRADFER

LE RÉEL S'EN MÊLE

Alain Cavalier et l'affaire DSK

On ne peut qu'y penser en voyant Pater, d'Alain Cavalier, une proposition d'acteur et de cinéaste de jouer un Président et un Premier ministre et d'avancer un programme. Sur-tout quand, devant une photo compromettant un adversaire politique, Cavalier Président lâche : « Mon Dieu, que l'homme est faible ! Pauvre France ! ». Nous avons interrogé le cinéaste sur la collision entre ce passage et sa fiction.

Sa réponse : « Je ne pensais pas que ce que j'ai tourné il y a huit mois rencontrerait l'actualité très triste d'aujourd'hui.

Mais je suis plus frappé par l'admirable visage de cet homme perdu et détruit qu'on nous a offert à la télévision. Je pense que tous les comédiens devraient regarder ce qu'est un homme perdu et sonné. C'est inimitable. Le croisement avec la scène de la photo compromettant entre deux hommes politiques passe au second plan. Car j'ai une théorie : le plus beau plan du cinéma, c'est un amateur qui l'a donné : Kennedy passant dans sa voiture à Dallas et y trouvant la mort. » F.B.

lesoir.be

Tout sur le festival de Cannes avec Fabienne Bradfer et Mister Emma.



OVATION de plus de neuf minutes pour « Pater », d'Alain Cavalier. Vincent Lindon reste abasourdi et heureux. © I. LANGSDON/EPA.

KunstenFestivalsArts / « Smatch 2 », de Dominique Roodthoof

De la sagesse de la pomme et du ver de terre

CRITIQUE

Dans le domaine de la performance ludique et intelligente, Dominique Roodthoof est un sacré cordon-bleu. Sa spécialité ? Cuisiner en nous un certain optimisme critique. Dans son premier Smatch, la metteuse en scène nous émulsifiait déjà le ciboulot, entre témoignages scientifiques et concours de cris de cochons autour des prophéties auto-réalisatrices. Croyez-le ou non, c'était poissant et passionnant.

Aujourd'hui, l'artiste récidive avec les mêmes ingrédients sur un autre thème : le rapport de l'homme à la nature. On vous voit déjà froncer du sourcil, sceptique quant à se farcir un énième exposé culpabilisant sur le réchauffement climatique et autres fléaux écologiques. Qu'on se rassure : loin des discours parfois lancinants et univoques, Smatch 2 expérimente, entrouvre des horizons inexplorés, cherche des endroits où inventer plutôt que dénoncer. Aux images chocs d'Al Gore et autres Yann-Arthus Bertrand sur l'état de notre « belle Terre », Dominique Roodthoof préfère mettre en scène la pomme de terre ou le ver de terre.

Elle s'est entourée une fois en-



LE SPECTACLE DE DOMINIQUE ROODTHOOF est inattendu, politique, poétique et toujours plein d'idées et de surprises. © D.R.

core d'acteurs, musiciens, vidéastes, scientifiques et penseurs pour composer cette soirée. Sur scène, on retrouve cinq comédiens et un musicien dans un la-

boratoire transformé en arrière-cuisine, couvert de paniers de légumes, plantes, seaux, compost et autre matière à mitonner leur réflexion. Sur une corde à linge

pendent des draps où sont projetées des vidéos étonnantes, imprévisibles, comme ces images d'écologistes intégristes en plein orgasme avec la nature. Ou ce do-

documentaire sur un oiseau capable d'imiter tous les cris des oiseaux voisins, se mettant soudain à imiter le bruit d'une tronçonneuse ou d'une sirène de voiture, ceux de l'homme toujours plus proche de son nid à mesure qu'il décime la forêt. Cet oiseau chantant innocemment la ruine de son habitat est d'une poésie déchirante. En tablier fleuri, les acteurs illustrent ces vidéos, dans un rut comique pour la première, disséquant une forêt de brocolis pour la deuxième.

Tout est à l'avenant, nous prenant sans cesse par surprise au fil des discours philosophiques. On y croise une femme-arbre. On y interroge la volonté d'une pomme de terre. On y rencontre un âne thérapeute pour vieillards. On y apprend la fabrication des « seed bombs » (grenades de semences) et on y fabrique tornades, volcans et tsunamis. Le rapport entre la nature et la culture y est central, qu'on y parle de plantes vagabondes ou des pets de fromage. Comme quoi la biodiversité, ça pousse aussi sur les planches ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 21 mai aux Tanneurs, Bruxelles. Tél. 070-222.199. www.kfda.be. Avec, le 21 mai, une conférence sur la science.

Du théâtre écolo

Au Kaaitheater aussi, on planche sur l'environnement. Un thème jusqu'ici peu abordé au théâtre. Dès demain, un débat sur l'énergie nucléaire vous mettra en appétit avant le spectacle Seven Promises (en anglais) de Davis Freeman dans le Kaicafé. Entre humour et réflexion, deux prêcheurs verts tentent de convaincre le public de faire des promesses « durables ».

En juin, le jeune collectif Schwalbe présentera lui un spectacle sans émission de CO2 : toute l'énergie nécessaire est produite par les performeurs eux-mêmes. Avec pour devise « plutôt faire du vélo sous la lumière qu'errer dans l'obscurité », ils actionnent l'éclairage au moyen de bicyclettes fixes. Pédaler sans relâche pour être sous les feux de la rampe !

C. MK
www.kaaitheater.be.